

LE

Messager de la foi

ET DES BONNES ŒUVRES.

PARAISSANT CHAQUE SEMAINE

SOUS LE PATRONAGE DE SAINT JOSEPH.

AVEC L'APPROBATION DE SA GRANDEUR MGR. DE MONTPÉL.



MONTREAL.

BUS. SENÉCAL, IMPRIMEUR-ÉDITEUR. 10 RUE ST. VINCENT.

1874

La vie de Sainte Marguerite de Cortone.

A l'extrémité des Etats Pontificaux au Nord, sur les frontières de l'Ombrie et de la Toscane, se trouve un petit village appelé Alviano, dont le nom rappelle des souvenirs chers aux cœurs des fidèles.

Là auprès d'une petite église, dédiée aux Saints martyrs Vite et Modeste, on montre aux voyageurs et aux pèlerins une pauvre maison composée de trois chambres et entourée d'un jardin.

C'est dans cette humble demeure que naquit au milieu du XIII^e siècle, une gracieuse enfant qui devait être l'honneur du tiers ordre de St. François et à qui Dieu réservait une place à côté de Ste. Claire et de St. François.

Le curé d'Alviano étant absent, elle fut baptisée dans une paroisse voisine, à St. Pierre de Pouzzodes, et reçut le nom de Marguerite ; *Marguerite, doux présage de l'éclat que cette petite perle devait jeter un jour dans la couronne des Saints.*

C'était en 1247, vingt ans après la mort de St. François d'Assise. Le Père de Sainte Marguerite était cultivateur d'une petite terre située aux environs d'Alviano, qu'il avait obtenue de la municipalité de Pérouse moyennant une modique redevance.

On a trouvé des preuves de cette particularité dans les registres du Palais de la Cité de Pérouse.

La mère de Marguerite était une pieuse femme du peuple, appliquée à ses devoirs, confiante en Dieu, soumise à son époux, bonne et charitable pour tous, en qui la religion avait ennobli le cœur et qui éleva sa fille dans la connaissance et l'amour de Dieu.

Voilà tout ce que l'on sait des parents de sainte Marguerite ; de nombreuses recherches dans les archives de Cortone et de Pérouse n'ont pu nous apprendre quel était son nom.

Depuis la venue de St. Dominique et de St. François, leurs disciples s'étaient répandus sur la terre et avec eux les saints enseignements, et de grands exemples de piété et de vertu.

C'était comme une nouvelle prédication d. l'Évangile,

et une effusion abondante de l'esprit de Dieu sur la terre, aussi dans tous ces pays les saints s'étaient multipliés et leur gloire était la plus grande et la plus enviée.

Les grands et les puissants se partageaient les affaires du siècle, mais les pauvres et les faibles évangélisés par saint François, sans envie des biens et des splendeurs du monde, plaçaient ailleurs leur ambition et leur espérance, leur souci était d'aspirer à la sainteté.

A l'opposé de ce siècle qui n'a d'attention et d'estime que pour les biens du monde, les chrétiens alors envisageaient surtout les biens célestes, et sans autre soin, s'appliquaient surtout à vivre dans une douce et sainte société avec Dieu.

On avait foi dans la divine providence, on admirait ses merveilles et ses prodiges ; les mères apprenaient aux enfants une histoire touchante, la vie des saints.

Sous l'inspiration de ces grands exemples, le cœur se développait à l'amour de la solitude et de la pénitence, les illusions de la jeunesse pouvaient éloigner parfois ces souvenirs, mais le cœur y revenait un jour, et Dieu aidant, il se faisait des saints.

Telle est en peu de mots l'histoire de Marguerite. Encore enfant elle perdit sa mère, et comme Notre Seigneur daigna l'en assurer bien longtemps après dans une vision admirable ou elle fut transportée au pied du trône de la très Sainte Vierge, cette pieuse femme, après une expiation de dix années, fut admise aux joies du paradis.

Marguerite cependant allait entrer dans les épreuves de la jeunesse. Dieu lui avait donné une grâce et une beauté, dont son corps, conservé pur et odorant, après un sommeil de cinq-cent cinquante années, garde encore les traces. Selon la tradition, elle était de taille moyenne ; son visage était empreint de cette angélique beauté que les peintres de son pays ont rendue célèbre. Ses blonds cheveux, ses traits délicats et fins, ses yeux pleins de feu, son front relevé annonçaient l'ardeur et la vivacité de son âme. Restée sans conseil et sans appui, abandonnée aux séductions du monde, elle se laissa entraîner par son cœur à une vie pleine de périls ; Dieu, qui est admirable dans ses saints, voulait renouveler pour notre espérance, l'exem-

ple touchant de la pécheresse péritente et rachetée par son amour.

A un mille d'Alviano, dans une ville appelée *les Palais*, demeurait pendant l'été un jeune gentilhomme de Monte-Pulciano, il vit Marguerite et la rechercha en mariage.

Marguerite avait dix-huit ans, sa mère était morte et son père s'était remarié à une femme qui la traitait avec dureté ; elle était vaine, l'éclat de la richesse et de la puissance l'éblouit ; elle écouta les paroles de ce seigneur et crut à ses promesses. Dieu se retira peu à peu de son cœur, et un soir, découragée des mauvais traitements de sa belle mère, elle abandonnait, tremblante, la maison paternelle.

D'Alviano à Monte-Pulciano la distance n'est que de douze milles, environ quatre lieues ; mais il fallait en ce temps traverser dans une barque l'immense lagune de la Chiana. Pendant qu'ils passaient il s'éleva un vent violent, et le frêle esquif ne pouvait résister à la fureur des vagues. Le jeune gentilhomme voulut en vain aider le marinier qui les conduisait ; ses efforts inexpérimentés hâtèrent leur perte et la barque se renversa.

Longtemps après, Notre Seigneur, dans un entretien plein d'une douce familiarité, rappelait à Marguerite ce danger de mort où son corps et son âme s'étaient trouvés. "Ressouviens-toi, ma pauvre petite, lui disait-il, de ce passage que tu fis au milieu des eaux et où l'antique ennemi faillit te noyer, lorsque tu allais renouveler les supplices de ma passion. Mais j'écoutai mes entrailles de frère, c'est moi qui te gardais alors et qui te délivrai."

En effet, lorsque Marguerite allait périr une main la saisit et la ramena au rivage.

Sur le revers occidental de la vallée de la Chiana s'élève la petite ville de Monte-Pulciano. La famille du jeune gentilhomme y était puissante et redoutée. Les parents de Marguerite, pauvres cultivateurs de Laviano, n'osèrent se plaindre de l'injure qui leur était faite, et pendant neuf ans, Marguerite, s'en rapportant aux paroles mensongères du Seigneur de Monte-Pulciano, et à ses fausses promesses, consentit à rester au château et à mener la vie fastueuse des riches familles de ce temps. Dans les rues de

Monte-Pulciano, dans les campagnes voisines, on la voyait passer, montée sur un magnifique cheval, les cheveux tressés d'or et de perles, entourée de jeunes gens qu'attrait son esprit et sa distinction.

Mais, au milieu de ces jours coupables, le souvenir de son Dieu la poursuivait comme un remords, et avec lui le repentir commença d'entrer dans son cœur.

(A continuer.)

La Douceur.

En parlant aujourd'hui de la DOUCEUR, mon cher lecteur, et en vous engageant à la pratiquer, permettez-moi de vous dire que je vous rends un vrai service. La douceur, en effet, est la mère du bon caractère, et le bon caractère est, à peu de chose près, le secret du bonheur dans la vie.

La douceur est cette vertu chrétienne, si rare et si charmante, qui nous fait nous accommoder sans cesse à l'humeur des autres pour l'amour de Dieu, supportant tout de leur part et leur donnant le moins possible à supporter de la nôtre. La douceur est à notre vie ce qu'est l'huile aux mouvements d'une machine. Il semble en apparence que ces quelques gouttes d'huile que l'on introduit dans les rouages sont peu de chose ! Voyez cependant, quels craquements, quels efforts, quelle résistance, si l'on vient à les oublier ! Ainsi en est-il de la douceur. Elle est la vertu des vertus, que notre Père céleste nous recommande sans cesse, comme le baume de nos actions, la vertu conservatrice de la société, et comme la fleur la plus exquise de la charité chrétienne qu'il faut pratiquer en tout temps et en tout lieu.

L'humilité et la *mansuétude*, telle est la grande leçon que nous a laissée notre Sauveur. JÉSUS est appelé l'AGNEAU DE DIEU dans la sainte Ecriture, non-seulement à cause du sacrifice de sa croix, mais encore à cause de la douceur inaltérable qu'il montra durant toute sa vie et surtout durant sa Passion. Jamais un reproche, jamais une parole de colère ! Chez Caïphe, il reçoit un soufflet et est traité de blasphémateur ; il répond simplement à

celui qui l'injurie : “ *Si j'ai mal parlé, montrez-le ; si j'ai bien parlé pourquoi me frappez-vous.* ” Il conserva cette merveilleuse douceur jusqu'à sa mort. Lorsqu'il était suspendu à sa croix, au milieu des horribles douleurs de l'agonie, il ne trouvait que de douces paroles pour ses bourreaux ; il priait DIEU, son Père, de leur pardonner, et consolait d'une divine espérance le voleur repentant, crucifié à ses côtés !

Rien n'édifie tant le prochain que la douceur, dit saint François de Sales, ce modèle accompli de la mansuétude chrétienne. Tout en lui annonçait cette belle vertu ; son air, ses paroles, ses manières, tout était douceur. Saint Vincent de Paul, qui avait eu le bonheur de le voir, disait ne jamais avoir trouvé d'homme plus doux, et ajoutait qu'il lui semblait avoir trouvé en lui l'image vivante de la bonté du Sauveur. Refusait-il quelque faveur qu'il n'aurait pu accorder sans blesser sa conscience, il accompagnait son refus de tant de grâce et de charité, qu'on se retirait content quoi qu'on n'eût rien obtenu. Il était également doux envers tout le monde, supérieurs, égaux, inférieurs, au milieu de sa famille comme parmi des étrangers ; bien différent de ceux qui, comme il le dit lui-même, semblent être *des anges dans la rue et des diables à la maison*. Il ne se plaignait jamais des manquements de ses serviteurs ; à peine leur donnait-il quelquefois des avis mais toujours avec bonté. Aussi bien la douceur est-elle le meilleur moyen pour se faire obéir, et l'expérience vérifie chaque jour l'oracle de l'Évangile : “ *Heureux ceux qui sont doux, ils seront les maîtres de la terre.* ” “ J'ai essayé plusieurs manières de gouverner, ” disait sainte Jeanne de Chantal “ et je n'en ai pas trouvée de meilleure que celle qui est basée sur la patience et sur la douceur. ”

On voit souvent des personnes pieuses, des femmes chrétiennes, par exemple, se plaindre de ne pouvoir ramener à DIEU leur mari ou leurs enfants. Pourquoi ne prennent-elles pas l'unique moyen d'arriver à ce but si désiré ? Est-ce avec du vinaigre que l'on prend les mouches ? On gagne bien plus avec la douceur qu'avec la sévérité ; et saint Vincent de Paul disait qu'il avait fait

dans sa vie trois réprimandes sévères, croyant avoir de bonnes raisons pour agir de la sorte, et que, néanmoins ces trois réprimandes n'avaient point réussi, au lieu que celles qu'il avait faites avec douceur avaient toujours eu un bon résultat.

Saint François de Salles, par sa douceur, obtenait des autres tout ce qu'il voulait, et il lui arrivait souvent de convertir à Dieu les pécheurs les plus obstinés, rebelles jusque-là à tous les efforts. C'était aussi l'esprit de saint Vincent de Paul. Une fois, ce saint prêtre confia à un missionnaire de sa compagnie un grand pécheur, pour le convertir ; mais ce fut en vain : le missionnaire pria saint Vincent de s'y employer ; et celui-ci ayant parlé quelques instants avec cet homme, le convertit sans peine. Ce pécheur déclara plus tard que c'étaient la douceur et la charité du saint qui avaient aussitôt gagné son cœur.

C'est surtout lorsqu'on est agité par la colère, ou bien lorsque l'on est repris trop sévèrement par quelque supérieur, ou insulté par quelque autre personne, qu'il est nécessaire de pratiquer la douceur. Oh ! qu'ils sont agréables au divin JÉSUS les cœurs humbles et doux qui, pour l'amour de lui, savent supporter les affronts, pardonner à leurs ennemis et rendre le bien pour le mal ! Il ne nous est pas difficile d'être doux quand rien ne nous contrarie ; mais nous survient-il une contradiction, nous nous enflammons et nous jetons feu et flammes comme le mont Vésuve. Il faut avoir une douceur plus réelle, et passer en cette vie comme le lys entre les épines ; quoique les épines piquent le lys, il ne cesse pas d'être une belle fleur, également suave, odorant et agréable. Le vrai chrétien conserve toujours la paix dans son cœur et la manifeste au dehors, dans l'adversité comme dans la prospérité.

Lorsqu'il nous faut répondre à quelqu'un qui nous insulte, ayons soin de le faire toujours avec douceur. Une réponse douce suffit pour éteindre le feu de la colère. Si nous nous sentons émus, il vaut mieux nous taire ; et si parfois la faiblesse humaine nous a laissé nous emporter à la colère, faisons tout notre possible pour nous calmer aussitôt ; recherchons les occasions de parler avec bonté à celui qui nous a offensé.

Gardons-nous aussi de la mauvaise humeur et du mauvais caractère. Une âme qui aime véritablement Dieu n'est jamais de mauvaise humeur, parce que la pensée de la présence et de la volonté de Dieu le calme dans toutes les contradictions ; ainsi elle est toujours douce et affable envers tout le monde.

Mais, cette douceur, on ne peut l'obtenir sans de véritables efforts, sans la pratique de la religion et sans un grand amour envers JÉSUS-CHRIST. L'expérience est là pour nous apprendre à nous-mêmes que nous ne sommes jamais plus charitables envers les autres que lorsque nous servons fidèlement le bon Dieu.

En cela, comme toujours, la religion se montre la grande maîtresse du bonheur des hommes ; et si la vie est dure et amère, c'est parce que l'on méconnaît et que l'on repousse sa douce voix.

Grandes Fêtes de Québec.

Au numéro prochain nous rendrons compte de ces belles fêtes.

ANNONCES

DEMAIN, à SEPT heures P. M., aura lieu à l'Eglise Paroissiale de Notre-Dame, l'Assemblée générale de tous les Associés de l'UNION DE PRIÈRE. Il y aura sermon, et on fera pendant le salut la quête au profit des pauvres.

Le Directeur de l'Union de prières,

E. PICARD, Ptre.

Le Bureau de l'Union de Prières, se tient cette année au bas de la Sacristie de Notre-Dame.

Heures de Bureau, 9 A.M. à 4 P.M.

On recommande aux prières, les Associés de l'Union de Prières, décédés depuis la dernière publication :

Bridget Barnett ; David Laurent ; J.-Bte Yon ; Frs.-X. Ouchetière ; Jos. Desjardins ; Louis Turcot ; Jos. Toussaint Lenoir-Rolland.

Prix du Numéro, un centin.—En vente au Séminaire.